

qu'aucun esprit sérieux puisse jamais considérer la proposition inverse.

Drummond, irlandais d'origine, était mieux à même que personne de juger des piteux résultats pouvant être obtenus par les moyens oppressifs. Une entente fraternelle était, pour lui, la seule solution. Et alors, quelle force énorme représentent ces deux alliés ! ils se complètent ! !

La ténacité de l'un assagit la vivacité de l'autre, la gaité française adoucit la gravité anglaise, le sens artistique et le sens pratique se tempèrent et le besoin de clarté, inhérent à la race latine, s'unit au goût d'exactitude cher aux Anglo Saxons. Mais pour se bien comprendre, il faut se connaître. Or beaucoup d'Anglais ne connaissent pas, ou connaissent très mal, "l'habitant", qui forme la majorité de la population canadienne.

Les deux parties, en cause, ne parlant pas la même langue, la difficulté presque insurmontable.

Il fallait qu'un Canadien peignit son peuple dans un langage qui lui était étranger, ou qu'un Anglais étudia et comprit suffisamment bien les Canadiens pour en parler dignement.

Dans le premier cas, l'excès d'un chauvinisme ombrageux pouvait gêner l'esquisse, sans compter que le plaidoyer "pro domo sua" peut toujours être entaché de partialité.

Dans le second l'inintelligence du sujet était à craindre et la malveillance, avouons-le, ne l'était pas moins.

Il y a du sang entre les deux races, et ceci ne s'efface pas. D'autre part les Canadiens ont conservé un souvenir tenace et tendre de leur vieille mère-patrie, et, si, pour un esprit élevé, cette constance est une qualité, elle ne peut être qu'un grief aux yeux d'un "jingoisme" étroit.

Le Canadien pouvait se rappeler seulement des heures d'oppression et de lutte et oublier la large liberté accordée par le vainqueur, qui, dans le vaincu, avait su reconnaître un égal.

Les écueils étaient nombreux. Drummond les a évités, simplement parce qu'il avait un cœur exquis et c'est ce cœur qu'il a laissé parler.

Quoi de plus charmant que ces strophes de l'"Habitant's Jubilee Ode", où il compare l'Angleterre à une belle-mère, bonne pour l'enfant, qui n'est pas le sien.

If de moder come dead w'en you're small garçon, leavin' you dere  
[alone,  
Wit' nobody watchin' for fear you fall, an' hurt yousef on de stone,  
An' noder good woman she tak' your han' de sam' your own moder do,  
Is it right you don't call her moder, is it right you don't love her  
[too?

Bâ non, an' dat was de way we feel, w'en de ole Regime's no more,  
An' de new wan come, but don't change moche, w'y it 's jus' lak'  
[it be before,  
Spikin' Français lak' we alway do, an' de English dey mak' no fuss,  
An' our law de sam', wall, I don't know me, 't was better mebbe  
[for us.

So de sam' as two broder, we settle down, leevin' dere han' in han',  
Knowin' each oder, we lak' each oder, de French an' de Englishman,  
For it's curi's t'ing on dis worl', I 'am sure you see it agen an' agen,  
Dat offen de mos' worse ennemi, he 's comin' de bes', bes' frien'.

Et quel noble respect pour le courage malheureux, domine dans toute cette pièce, "Le fusil de Papineau" qui se termine par

An' Papineau, an' Nelson too  
Dey're gone long tam, but we are free,  
Le Bon Dieu have 'em 'way up dere.  
Salut, Wolfred! Salut, Louis!

Dans "Pioneers," "Champlain," "Pro Patria," "Home," "National Policy," "Strathcona's Horse," "Two Hundred Years Ago", etc, nous retrouvons les mêmes sentiments : exhortation à la concorde, amour de la commune patrie, "For we are Canadian for ever, Canadian for ever, — Canadian over all".

Il n'a pas marchandé son admiration aux héros qui illustrèrent la Nouvelle France, car il comprenait que ces gloires canadiennes devraient être chères à tous sans distinction de race.

Lisez la dernière strophe de "Two Hundred Years Ago" —

So, ma frien' de Yankee man, he mus' try an' understan'  
W'en he holler for dat flag de Star an' Stripe,  
If he 's leetle win' still lef', an' no danger hurt hese'd,  
Den he better geev' anoder cheer, ba cripe!  
For de flag of la belle France, dat show de way across  
From Louisbourg to Florida an' back ;  
So raise it ev'ryw'ere, lak' de ole tam voyageurs,  
W'en you hear of de La Salle an' Cadillac — Ho'oraw!  
For de flag of de La Salle an' Cadillac.

Le Français le plus enthousiaste ne pourrait dire plus.

Nous avons essayé de montrer que, si Drummond n'a pas été un impeccable versificateur, il a su être un peintre exact, un observateur scrupuleux, un humoriste brillant, un patriote au cœur large, mais nous n'avons encore rien dit de ce qui constitue la plus précieuse caractéristique de son talent, de ce qui à notre avis le sacre grand poète : la faculté de l'émotion.

Si, à la lecture de ses vers, presque dans chaque pièce, notre rire éclate malgré nous en fusées, souvent aussi nous ne pouvons retenir nos larmes, et ceci est un don d'une qualité autrement rare.

Dans certains "morceaux", il sait faire succéder l'attendrissement à la gaieté avec une étonnante facilité ; il joue avec nos sentiments, il impressionne nos nerfs avec une habileté qui serait le comble de l'art, si ce n'était le comble de la simplicité.

Drummond est tout l'opposé d'un virtuose de la plume ; rien n'est combiné, rien n'est feint, rien n'est préparé chez lui.

Il n'y a aucune "ficelle" dans sa manière de composer. Les sentiments qu'il nous peint sont les plus naturels du monde, les plus ordinaires, les plus courants, et il les décrit de la façon la plus naturelle, la plus ordinaire, la plus courante. Mais il sent profondément ce qu'il dit. Il a rêvé avec Toinette à la "Montagne de St-Sébastien ;" son cœur s'est serré d'angoisse en pensant au pauvre "Poléon Doré" qui donna sa vie pour sauver un camarade ; ses larmes ont vraiment coulé avec celles de Marie, se remémorant au coin de son foyer solitaire sa belle jeunesse et "son cher garçon" parti pour jamais.

Et c'est cette profonde vérité de sentiments, cette simplicité d'expression, qui font toute la force de Drummond, qui sont tout son art. Pour terminer nos citations déjà bien longues, voici "Pelang", qui est probablement le chef-d'œuvre des poèmes de l'"Habitant".

Pelang! Pelang! Mon cher garçon,  
I t'ink of you — t'ink of you night and day —  
Don't mak' no difference, seems to me  
De long, long tam you're gone away.